

NOËL.

*Gloria in excelsis Deo, et in terra pax  
hominibus bonæ voluntatis.*

Noël ! quelle douceur dans ce beau nom de fête !  
Noël ! quel cri joyeux qu'on aime et qu'on répète !  
Comme ces premiers mots bégayés au berceau !  
Noël ! oh oui ! Noël... Noël pour le hameau !  
Noël pour les cités ! Noël pour la jeunesse !  
Noël pour le malheur ! Noël pour la vieillesse !  
C'est la fête de tous, l'anniversaire heureux  
Où pour nous racheter, Dieu descendit des cieux.  
Noël ! quel mot d'amour ! quel sublime cantique !  
Chrétiens, du temple saint inondez le portique ;  
Accourez ! accourez ! sur ce berceau divin,  
Priez, et comprenez votre royal destin....

L'homme, avant ce beau jour, s'abîmait dans la fange,  
Où, transformant son âme en voyageuse étrange,  
La faisait circuler en des corps différents...  
Le vice avait son Dieu, son culte, son encens ;  
L'impunité suivait le crime et le blasphème  
Contre ces dieux que l'homme injuriait lui-même,  
Quand le hasard cessait de les justifier.  
On voyait sous les rois l'humanité plier,  
Et les peuples, gorgés de sang et de carnage,  
Se passaient tour à tour le sceptre ou l'esclavage...  
Seul dans cet univers envahi par l'erreur,  
Un peuple restait là, témoin accusateur ;  
Tous pouvaient de Juda lire la prophétie,  
Interroger ses lois, contempler son génie...  
Mais l'homme, vers le sol courbant toujours les yeux,  
Ne savait plus penser ni regarder les cieux.  
Et comme l'humble fleur, en nos jardins perdue,  
Par l'orgueilleux passant rarement aperçue,  
La tige de Jessé, sous l'œil de l'Éternel,  
Croissait mystérieuse au jardin d'Israël...

La voilà qui fleurit et montre railleuse ;  
Le rejeton promis dont elle est orgueilleuse ;  
Marie est enfin mère, et son fils nouveau-né  
Par de pauvres bergers d'abord environné,  
Couché dans une crèche, enveloppé de langes...  
C'est le Christ ! Hosanna ! chantez, légions d'anges !  
Chantez ! hommes de paix, de bonne volonté,  
Vieillards ! pauvres ! enfants ! riches ! hameau ! cité !  
Qu'un immense concert d'amour et d'espérance  
De partout à la fois se réponde et s'élançe ;  
Le monde, en ce grand jour, reçoit la liberté,  
La raison de la vie et la fraternité.

Noël !... Mais ce n'est plus la fête universelle  
Que notre cœur d'enfant regrette et se rappelle.  
Ce n'est plus ce beau jour si désiré de tous,  
Où nul n'aurait manqué son pieux rendez-vous.  
Pourquoi ne voit-on plus ces coutumes antiques ?  
La veillée aux récits, aux gracieux cantiques,  
Aux légendes qu'aimaient à narrer nos aïeux,  
A la famille en cercle autour des vastes feux,  
Où pétillait la bûche entre toutes choisie ?...  
Cette nuit de bonheur n'a plus de poésie...  
Plus de ces réveillons où régnait la gaité,  
Cette saur des vertus et de la piété.  
Pourquoi ne vois-je plus d'innombrables flambeaux  
De nos temples remplis inonder les vitraux ?...  
Tout le passé s'en va... C'est à peine aux village,  
Si l'on retrouve encore ces précieux usages.  
Le culte du foyer, cette foi sans raideur,  
L'amour de son pays, la franchise et l'honneur.

Dans nos cités d'orgueil, l'opulence sommeille,  
Le malheureux murmure, et le seul crime veille.  
Noël ! tu n'es donc plus la fête d'autrefois,  
Fête de la chaumière et du palais des rois...

Mais, ô mon Dieu ! parmi ce peuple qui t'oublie,  
Ne conserves-tu pas ta portion choisie ?...  
Sur tant d'hommes, hélas ! il en est bien pour toi,  
Dont les cœurs sont restés orgueilleux de leur foi.  
Que ces autres bergers, attendant ta venue,  
Voient un ange près d'eux descendant de la nue,  
Comme autrefois venir et les convoquer tous  
Au berceau de Jésus s'humiliant pour nous.  
Je demande pour moi le bien doux privilège  
D'être admis au milieu de ce pieux cortège.  
Je n'ai jamais voulu rompre avec mon passé,  
Je ne puis oublier tant d'amour amassé.  
Depuis qu'à te chérir j'ai dévoué ma vie,  
Chaque fête, mon Dieu ! pour mon ame ravie,  
Devient comme un relai placé sur mon chemin,  
Qui repose mon cœur, ici-bas orphelin.

CORRESPONDANCES.

M. L'ÉDITEUR,

Des occupations incessantes m'ont empêché de vous adresser plutôt une observation qui m'a frappé, en lisant le compte-rendu du rapport de M. le Surintendant des écoles, que vous avez donné dans votre numéro du 28 dernier. Je puis me tromper ; mais il m'a semblé que dans un de vos *alinéas*, vous avez attribué à M. le Surintendant une idée qui ne me paraît pas être la sienne, lorsque vous laissez croire qu'en principe général, il serait d'opinion qu'il n'y eût point d'enseignement religieux dans les écoles. Pour vous convaincre que ce n'est pas là sa pensée, il vous suffira de relire les paroles suivantes, qui se trouvent à la fin du premier article de son rapport : "Quoi-que l'éducation morale et religieuse soit spécialement l'affaire de la famille d'abord, et de l'église ensuite, elle demande nécessairement aussi un enseignement dans les écoles." Ce qu'il dit plus bas, qu'il a recommandé de "s'abstenir soigneusement de l'enseignement dogmatique d'une secte particulière pendant les heures d'école," n'est qu'une déviation au principe général qu'il vient d'établir en des termes si clairs. Vos expressions qui ne comportent peut-être pas un sens aussi étendu que celui que je leur ai donné, m'ont fait peine, parce qu'elles s'attaquaient à un homme, qui, j'en suis sûr, n'aimerait pas à être compté parmi les partisans des doctrines établies par Jean Jacques dans son *Émile*. Le Dr. Meilleur est trop religieux pour qu'il soit permis de le supposer un instant capable d'un pareil sentiment. Et c'est bien parce qu'il est vraiment religieux et catholique, qu'en visitant certaines parties de la Province, les townships de l'Est, par exemple, il a cru devoir faire la recommandation de remettre l'enseignement religieux après les heures d'écoles ; et cela en faveur des pauvres Canadiens disséminés dans tous ces townships, mais en si petit nombre aux mêmes lieux, qu'il leur serait ordinairement impossible d'avoir des écoles, catholiques de principes comme d'enseignement. Désireux néanmoins de profiter pour leurs enfants du bénéfice des écoles, mais craignant en même temps que leur foi ne fût exposée à des attaques, de la part des Instituteurs, ils exposèrent leur situation pénible et embarrassante à M. le Surintendant, lorsqu'il parut au milieu d'eux ; et ce fut en cela, en cette circonstance, que contrairement à son principe général, il donna d'abord l'avis ou la recommandation exceptionnelle dont il est ici question, comme un pis-aller, comme une impérieuse nécessité ; et c'est pour des circonstances analogues, qu'il l'a ensuite répétée dans son rapport sur l'éducation. Pour ma part, je suis bien éloigné de penser que cette manière de voir mérite blâme au Dr. Meilleur : je n'y aperçois au contraire qu'une prudence religieuse et politique, digne d'éloges. Sa foi est fermement catholique ; il a à cœur qu'elle soit respectée et conservée partout ; et c'est pour cela qu'il cherche, autant qu'il est en lui, à mettre à l'abri du danger ceux de sa croyance. Mais avec cela il est toujours le premier ministre d'une loi, qui répond également ses faveurs sur tous les sujets de la Province, quelque puisse être leur persuasion religieuse. Pour remplir impartialement son devoir, il faut donc qu'il soit tolérant, et qu'on ne puisse aucunement lui